



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de FORESTIER (Georges), GARAPON (Robert),
« Additions », *Le Cid (1637-1660) L'Illusion comique*,
CORNEILLE (Pierre), p. 127-128

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-10478-0.p.0495](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-10478-0.p.0495)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2001. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

ADDITIONS

Nous insérons ici quelques notes complémentaires qui nous ont été suggérées par nos recherches et nos lectures de ces dernières années. La mise à jour de la *Bibliographie sommaire* a été faite ci-dessus, page LXXVIII.

P. xxx, note 1. Ajoutons que le personnage du soldat fanfaron n'apparaît pas seulement, vers 1630, dans les pièces de théâtre. Il est aussi un des types favoris de la satire et de la littérature facétieuse, comme l'indique très bien M. Austin GILL dans son édition des *Ramonneurs* (Paris, Didier, Société des Textes Français Modernes, p. xxvi note).

P. 10, v. 63, app. critique :

Et je fus estonné d'entendre le discours (1644-1682)

V. 65. Ce second hémistichie se retrouve dans *La Suite du Menteur*, IV, 1, v. 1214 :

« LYSE.

Eh bien ! mais que vous semble encor du personnage ?
Vous en ay-je trop dit ?

MELISSE.

J'en ay veu davantage. »

P. 15, v. 159. Ce vers est repris, à une lettre près, dans *La Suite du Menteur*, III, 1, v. 873 :

« DORANTE.

Pour un si bon amy je n'ay point de secret. »

P. 27, v. 368. J'ai indiqué ailleurs (*Introduction à la lecture d'Alain Chartier*, dans : *Annales de Normandie*, mai 1959, pp. 99-101) la curieuse ressemblance des vers 365-368 avec *La Belle Dame sans merci*. Voyez, par exemple, ce que déclare la Dame dans le poème du x^e siècle :

« Plaisir n'est mie partout ung :
Ce vous est doulz qui m'est amer.
Si ne povez vous ou aucun,
A vostre gré, moy faire amer... »

Ne scey que vous appelez bien.
 Mal emprunte bien autry nom.
 Mais il est trop large du sien
 Qui par donner pert son renom.
 On ne doit faire ottroy, si non
 Quant la requeste est avenant... »

(Alain CHARTIER, *La Belle Dame sans mercy et les poésies lyriques*, éd. Arthur Piaget, Paris, Droz, Textes Littéraires Français, 1945, vers 329-332 et 425-430).

P. 31, v. 418. Ce second hémistichie se trouve déjà dans *La Place royale* (texte de 1637, éd. Jean-Claude Brunon, Paris, Didier, Société des Textes Français Modernes, 1962, I, 1, vers 34) :

« ANGELIQUE.

Vois-tu, j'ayme Alidor, et cela c'est tout dire. »

P. 35, v. 487-488. Cf. *La Suivante*, III, 9, v. 909-912, où Daphnis dit à Florame :

« Ne vous préparez point à dire des merveilles
 Pour me persuader des flammes sans pareilles.
 Je crois que vous m'aymez, et c'est en croire plus
 Que n'en exprimeroient vos discours superflus. »

P. 36, v. 504. Dans *Médée*, II, 4 (début), Corneille faisait dire à Jason s'adressant à Créuse :

« C'est bien me témoigner un amour infiny
 De mépriser un roy pour un pauvre banny ! »

P. 46, note 1. Cf. également la tirade de Mélisse dans *La Suite du Menteur* (IV, 1, v. 1221-1234) :

« Quand les ordres du Ciel nous ont faits l'un pour l'autre... »

P. 47, v. 671. Dans *La Suivante* (V, 7), le vieux Gérate disait à sa fille Daphnis :

« Il n'est point de raison valable entre nous deux,
 Et pour toute raison il suffit que je veux. »

P. 91, v. 1304. Corneille prêtait déjà cette ironie mauvaise à sa Médée. Voyez, *Médée*, II, 2 fin (« Quelle grâce ! ») et surtout III, 3, v. 833-834 :

« On ne m'a que bannie ! ô bonté souveraine !... »